

Le pouvoir dans les interactions sociales entre *ngamba* des deux genres

Après la période de la Révolution du XVIII^e et le vent d'émancipation des mœurs qui a traversé çà et là les recoins du globe, naquit l'épineux débat sur l'égalité de genre. Jusqu'à nos jours, ce problème reste d'actualité, car il en va de l'exercice du pouvoir d'un genre humain sur un autre. Et par l'idée de genre conçu en tant que construit social, on suppose que les attributs du féminin et du masculin sont produits et reproduits par la socialisation et l'éducation différenciées des individus (Cossette, 2012 ; Duru-Bellat, 2005). Il est question pour nous ici de relever sous un angle culturo-linguistique, la relation de genre et de pouvoir chez les *ngamba*. Foucault (1997, p. 298) perçoit le pouvoir comme une domination et le définit justement comme faisant partie des stratégies par lesquelles des individus essaient de diriger et de contrôler la conduite des autres. Cette définition cadrerait bien avec le contexte *ngamba* où les rapports hommes-femmes sont assez formels et distingués, mais tout de même souples et moins catégoriques en termes de « domination ». Nous allons en donner quelques aperçus.

Situation géo-sociale

La zone *ngamba* (les localités utilisant le *ngamba* comme L1) est située dans la région de l'Ouest Cameroun, précisément en tribu Bamiléké, peuple des Grassfields. Cinq villages se trouvant dans quatre départements différents, partagent cette langue : Bamendjou et Bameka (Département des Hauts Plateaux), Bamougoum (Département de la Mifi), Bansa (Département de la Ménoua), et Bafounda (Département des Bamboutos).

Les *ngamba* sont un peuple travailleur (agriculteur, artisan et commerçant), très attaché aux valeurs culturelles et traditionnelles. La société est structurée de façon traditionnelle et le respect des us et coutumes est strict. Chez les *ngamba*, la société est essentiellement patriarcale ; ainsi le pouvoir repose entièrement entre les mains de l'homme.

Nature des données et méthodologie

Notre modeste étude est basée sur des données collectées au quotidien lors de visites de familles et associations *ngamba*. Pour nous assurer d'une bonne collecte et surtout pour éviter de perdre des éléments non négligeables, nous avons utilisé des enregistrements vidéo. Précisons que devant la caméra, les actants perdaient parfois leur naturel. Pour donc remédier à cela, nous filmions en caméra dissimulée ou cachée, bien évidemment avec permission préalable. Comme méthode d'enquête sociolinguistique, nous avons utilisé l'observation directe et l'interview. Le cadre théorique et l'approche analytique sont l'interactionnisme joint à l'analyse conversationnelle.

Le pouvoir dans les interactions entre hommes et femmes *ngamba*

Cadre familial

La femme *ngamba* n'appelle pas son époux par son prénom, encore moins son nom de famille. En fonction du statut (caste sociale) que l'époux occupe dans la société, la femme utilise des éloges ou des déictiques honorifiques appropriés à son rang social pour l'appeler.

Exemples : **oumbɛ**, **mbaʔ**, **mbəlɔŋ**, **ndi**, **mbɔʔ**, **ngaho...**

A tʃa, ndi! *Merci (éloge)!*

Dgaho, wɔ nəho á ? *(éloge) c'est le départ ?*

Lorsqu'elles sont entre elles, les femmes *ngamba* font référence à leurs conjoints en ces termes :

— **Dgaŋ mbɛ** ou **ngan ndó** (*propriétaire de la maison*)

— **Wa pɛ** (*mon père*)

— **Ntɛt Defo** (le père de Defo)

Par contre l'homme *ngamba* est libre d'appeler son épouse comme il lui plait :

— Nom de famille (ex : Sikadi)

— Prénom (ex : Fernica = *Véronique, en français*)

— Surnom flatteur (*wá mmá* = *ma mère*)

— Surnom dénigrant (*mă sɔŋtʃə* = « *gossip girl* »)

Dans les foyers traditionnels (nous insistons ici sur l'adjectif « traditionnel » car il y a aussi des foyers « modernes »), la femme n'intervient pas dans la prise des décisions telles que l'éducation des enfants, les arrangements de mariage, etc). L'homme a recours à son frère ou à son ami lorsqu'il faut prendre des décisions importantes.

Les interactions dans la communauté

En communauté, la référence à la gent masculine *ɲgamba* se fait de manière ferme en ces termes :

A mabay ! C'est l'homme !

Par ces mots, on sous-entend *l'homme* dans tous les sens : à la fois qui est fort, vigoureux, viril et qui exerce ses fonctions d'homme. C'est une personne déterminée, donc la stature se doit d'être du genre à influencer les autres¹.

Au cours d'une assise (réunion) de femmes, si un homme demande à être reçu, celles-ci s'arrêteront pour le recevoir. Par contre si c'est une femme qui demande à être reçue chez les hommes, ces derniers achèveront d'abord leur réunion avant de la recevoir.



Figure 2 : le Fɔ (roi) des Bamendjou

En outre, la supériorité de l'homme peut se constater sur le plan gastronomique : le meilleur des plats lui est réservé. Donnons l'illustration du rôti de poulet : il est de tradition *ɲgamba* que ce soit l'homme qui mange le gésier². Plus encore, au cours des assises mixtes, ils sont les premiers à se servir à table, quitte à raffer tous les bons et gros morceaux de viande ! Si le menu propose le délicieux plat traditionnel nommé *pɛ*³ ou taro en français (fig. 3), les femmes ne pourront en déguster que lorsque les hommes auront mangé à satiété.

¹ Voir figure 2 : le Fɔ (roi) des Bamendjou.

² Partie du poulet jugée succulente et prisée non seulement chez les *ɲgamba*, mais aussi dans tout l'ouest du Cameroun.

³ Plat traditionnel et très noble des *grassfields* fait de tubercules de taro longuement cuits à grande eau, puis pilé dans un mortier. Il s'accompagne avec une sauce jaune très épicée comportant de gros morceaux de viande.

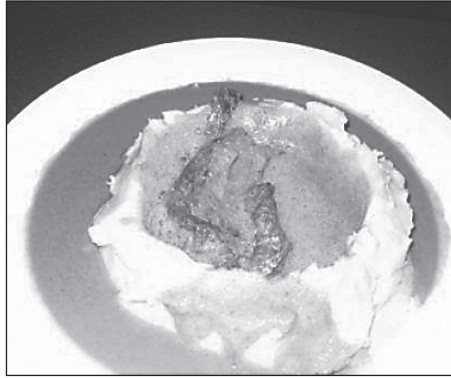


Figure 3 : kan pé (plat de taro)

Cette inégalité s'observe également au niveau de la boisson ! Si bière et vin sont disposés, la femme pourra boire du vin si et seulement si cela lui est proposé par un homme. Plus loin dans le temps, les récits nous informent qu'à l'époque de nos aïeux, la femme n'avait pas le droit de goûter aux œufs de volaille ! Motif : ils sont tellement délicieux que la femme ne saurait résister à la tentation d'en VOLER !

Toutefois, à côté de cette femme qui n'oppose aucune résistance à la perfidie de l'homme masquée dans la tradition, se trouve une catégorie *toute permise* : Les « *nəyut* » ! Les « *nəyut* » sont des femmes épouses du village ; c'est-à-dire des femmes originaires des localités autres que la zone *ɲgamba*, qui ont épousé des hommes *ɲgamba*. Suivant la coutume, elles sont dotées d'un pouvoir qui leur octroie le droit de faire ce qu'elles veulent et comme elles le veulent lors des cérémonies traditionnelles. Par exemple lors de funérailles, elles peuvent faire irruption dans une salle de réception réservée aux hommes et siéger avec eux ou même décoiffer l'un d'eux sans être inquiétées.

Les *nəyut* sont identifiables par un accoutrement de cérémonie singulier. Cette tenue est généralement constituée de guenilles d'homme (vieilles vestes ou costumes déchiquetés), avec une ceinture d'herbes attachée autour de la taille ou sur les quatre membres, le visage oint de cendre ou de charbon : « Ce statut relève de la qualité d'accueil et d'acceptation des étrangers par les *ɲgamba*. Cependant le masque traduit leur position particulière de personne pouvant défier l'homme, mais qui n'en est pas vraiment l'égale ! » Propos d'un notable *ɲgamba*.

Bref commentaire et conclusion

En bref, la situation de la femme vis-à-vis de l'homme en pays *ngamba* demeure traditionnellement inégale ; c'est-à-dire qu'en aucun lieu elle ne saurait être l'égale de ce dernier. Par l'éducation tradi-culturelle qu'elle reçoit, la femme reconnaît et accepte sa place dans la société. Son éducation socio-familiale fait d'elle un cimetière de valeurs et de pudeur qui la transforme en princesse dévouée. Qu'elle soit fille, épouse, mère ou grand-mère, la femme *ngamba* a pour mot d'ordre : respect et soumission à l'homme.

Toutefois cela ne veut pas dire qu'elle est l'esclave de l'homme ! Loin de là, elle est celle qui assiste et encadre ce dernier dans ses différentes activités, tant sociales que professionnelles. En d'autres termes, elle est cette masse qui vient naturellement et sans revendication aucune équilibrer la balance de vie de l'homme.

Annexes



Figure 4 : Danse d'initiation de jeunes ngamba



Figure 5 : Tubercule de taro